

JEANNE BENAMEUR

PAS ASSEZ
POUR FAIRE
UNE FEMME

roman

BABEL

À A.

Je suis nue.

Lui aussi. Tout près de moi.

La tête sur son coude replié il me regarde.

Tout à l'heure il a enlevé ses petites lunettes rondes cerclées de métal et j'ai aimé voir ses yeux. Son vrai regard. Comme si les yeux aussi pouvaient être nus. Tout son visage offert.

J'ai pris son visage dans mes mains et je me suis sentie transportée d'amour. Pour ce visage, ce corps, l'odeur de sa peau, son épaule. Lui. Tout lui. Complètement présent pour moi. Rien que pour moi.

J'en avais tellement rêvé. Et je pensais tellement que c'était impossible.

C'est en l'écoutant que ça a eu lieu. Dans un amphi plein à craquer à la fac. C'est par sa voix par ses mots que c'est arrivé. Ce qui ne m'était jamais arrivé. Jamais. Au micro il parlait de grève de lutte et moi j'ai eu l'image de ce garçon nu contre moi et je l'ai voulu.

Ma peau contre sa peau.

Tout son corps contre le mien.

Moi qui à dix-sept ans n'arrivais toujours pas à éprouver quoi que ce soit de ce côté-là. J'ai eu cette

envie si forte que j'en ai été arrachée à tout le reste. Plus de pensée. Plus rien. Juste l'envie, comme une falaise brute face à la mer. Tout l'océan devant moi. Immense. J'ai découvert cet horizon-là et tout mon corps c'est devenu un galet, plus aucune petite place à l'intérieur pour quoi que ce soit d'autre, tout serré, compact, prêt à être roulé par les vagues, altéré par le sel, blanchi. Prêt à tout. J'ai été totalement, absolument pleine de ce désir-là. Et rien n'aurait pu m'arrêter.

Il me regarde et je me tais. Je ne lui ai pas dit. Comment lui dire ce qui m'arrive. Moi-même je ne sais pas comment je suis faite.

J'ai appris à chasser les questions. Loin.

J'ai appris tôt à ne rien laisser entrer à l'intérieur de moi. Ce que vivent les autres filles, depuis longtemps, j'ai appris à m'en écarter. Et je ne sais même pas pourquoi. C'est comme ça. C'est tout. Je sais qu'il faut que ça soit comme ça. Sinon. J'ai mis des galets bien plats bien lourds, aux quatre coins de mon univers. Pour le tenir. J'ai peur de ce qui s'enfonce, du sable qui peut s'ébouler sous mes pas et...

Petite je ne voulais même pas ôter mes socquettes pour marcher sur la plage. Ma mère rouspétait, me disait de regarder les autres enfants qui jouaient, couraient, pieds nus. Je regardais. Ça paraissait tout normal, leurs pieds à eux, nus dans le sable. Mais moi, non. C'était impossible. Je recroquevillais les orteils dans mes socquettes et je tenais bon. Elle a renoncé. Elle dit que je suis butée. Je ne suis pas

butée. Il y a quelque chose en moi qui refuse, c'est tout. Elle ne sait pas ce qu'il y a dans mes rêves, elle, la nuit. Personne ne sait.

Est-ce qu'on peut tout confier à son amoureux ? est-ce que ça ne le fait pas fuir ? Moi j'ai peur de lui dire tout. Comment font les autres ?

Il me sourit et je fonds. Je tends la main vers son épaule. Toucher. Toucher. Je ne sais pas comment j'ai toute cette audace. Je ne peux pas parler mais toucher, oui. Avec lui, oui oui oui. Il sourit plus fort. Il me prend contre lui, il me serre. C'est tout ce que je veux. Et que ça ne s'arrête jamais. Je découvre je découvre. Je n'aurai jamais assez de temps pour découvrir. Ce que m'ouvre ce garçon c'est un territoire infini à l'intérieur de moi. Je n'en reviens pas. Je n'ai pas envie d'en revenir. Je voudrais juste rester avec lui, comme ça, toujours. On pourrait partir. Loin. On pourrait voyager, voir le monde. Avec lui j'imagine que je pourrais tout ça. Et les gens et les paysages.

Est-ce qu'on peut aussi dire tous ces rêves à son amoureux une première fois ?

J'ai le cœur qui flotte, heureux. J'ai la tête libre. Il y a du ciel, beaucoup, dans ma tête. Quand sa bouche s'approche de la mienne, je suis toute vivante. Mon cœur il est partout sur ma peau. Ça palpite et ça vibre. Fort.

Il est plus grand que moi et j'aime ça aussi. Qu'il se penche pour m'embrasser, ça lui donne un air encore plus tendre. J'ai besoin de sa tendresse, là,

maintenant, beaucoup. Il faut que je me sente bien enveloppée de douceur parce que moi, toute nue contre un garçon, je n'imaginai même pas ce que c'était. Il faut qu'il m'habillement avec tout l'amour qu'il a dans le regard, vite. Pour que je n'aie pas peur. Pour qu'au fond de moi, rien ne se réveille et ne me fasse fuir vite vite vite, comme une idiote.

Parce que chez moi à l'intérieur, il y a une zone fermée, barricadée. Depuis si longtemps que je ne sais même plus. Peut-être que je suis née avec. Une zone que je n'approche pas. Trop dangereuse. Territoire miné. Les mines je ne sais même pas où elles sont ni qui les a posées. Je les sens c'est tout. Moi je sais qu'elles sont là. Je n'en parle à personne. Parce que même ma mère ou ma sœur, elles ne comprendraient pas. Elles diraient qu'à force de lire je deviens folle ou quelque chose comme ça. Alors je me tais. Et je fais avec. Comme je peux.

Il n'y a que quand je travaille que je me sens protégée. Dans les livres j'oublie. Dans les livres, je respire. Il n'y a plus rien qui me menace à l'intérieur, je suis vraiment moi-même.

Dans les bras d'Alain je respire aussi. Un autre air. Son air à lui. Si je pouvais entrer dans sa bouche et me perdre dans son souffle.

Si on dit ça à un garçon il est heureux ou il a peur ?

Je suis incapable de prendre le risque d'oser dire. Même à lui. Je le laisse me caresser. Des corps de filles il en a eu, nus devant lui et aimant ses caresses,

c'est sûr. Il ne faut pas que j'y pense. Sinon je vais revoir toutes les filles que j'ai derrière la tête, toutes celles que j'ai repérées avec lui depuis la première fois où il m'a complètement bouleversée. Bien plus sexy que moi. Des filles à cheveux longs qui ont l'air de ne pas se coiffer, pas se maquiller, pas passer trois heures à chercher dans leur garde-robe avant de sortir. Mais qui sont parfaites. À mes yeux, parfaites. Jeans moulants et pull savamment négligé, le geste exact qu'il faut pour relever une mèche et tout... parfaites. Et moi pas du tout. Pas du tout parfaite. Pour attirer son attention il a fallu que je sois têtue. J'ai découvert que je pouvais. Butée dit ma mère. D'accord pour une fois, butée. Je voulais être dans ses bras. J'étais sûre que c'était ma place. Depuis qu'il avait complètement bousculé tout mon monde sans le savoir, dans cet amphithéâtre où j'étais venue par curiosité plus que par conviction. Je ne suis pas « politisée ».

Il y avait sa voix au micro mais ce qui m'a attirée c'est les silences entre ses mots.

J'y ai tellement repensé depuis. Pourquoi il m'avait fait cet effet. Il commençait ses phrases comme si jamais il n'allait pouvoir arriver au bout. Sa voix avait des instants fragiles. Peut-être que les autres ne les percevaient pas. Mais moi si. J'entendais son souffle qui cherchait une issue entre deux phrases. Comme si j'étais à l'intérieur de son corps à lui. Je l'écoutais avec tout mon être. C'était quelque chose de tellement neuf, ce qui m'arrivait là. La sensation qu'une voix résonne en moi. Le reste, les mots, c'était pour tout le monde. Mais la façon dont il les cherchait, les

prononçait, ça je suis sûre qu'il n'y avait que moi qui entendais. Parce que c'était comme moi. Moi aussi je peux parler clair, je prends volontiers la parole en classe, je fais des exposés bien menés, je ne suis pas une fille timide. Pourtant je sais qu'au fond de moi, il y a du Silence, énorme, lourd. Je vis au-dessus, je marche au-dessus des eaux noires. Il faut que personne ne s'en rende compte. Lui aussi il avait le silence dessous, le lac noir. Je l'encourageais dans ma tête Vas-y ! va jusqu'au bout ! c'était pour moi aussi qu'il fallait qu'il aille au bout ! Je l'ai laissé comme ça s'infiltrer tout doucement dans mon monde. Comment dire cela autrement. J'ai fait confiance à ce que je n'entendais pas dans ses mots. Ça peut paraître étrange mais c'est ça pourtant. C'est comme ça que c'est arrivé. Dans sa voix je me sentais bien. Dans sa voix je trouvais une plage secrète où être enfin bien. Je croyais que tout ce que j'éprouvais, c'était impar tageable et avec lui, d'un coup, le partage.

À un moment il a été complètement emporté par ce qu'il disait et là c'était magnifique. Les paroles d'espoir de lutte de liberté, il les habitait complètement. Le lac noir était loin, bien loin, plus rien qu'une goutte au fond de l'océan. Et moi je vibraï tout entière. Alors la lutte, la politique, je l'ai vou-lue aussi. De toutes mes forces. C'est parce qu'à ce moment-là je me suis sentie libre que j'ai compris, en contrecoup, le mot « opprimé ».

Il me tient fort contre lui. Sa hanche contre ma hanche, son ventre contre mon ventre. C'est ça un corps qui épouse.